

LE RETABLE AUX KORRIGANS

Au temps où la forêt n'était encore qu'une forêt, noire en novembre et claire en mai, vivait à Keranguéo, au lieu dit « la grotte aux nains », un korrigan de bonne famille et d'excellente éducation. Il avait appris de son père, lequel le tenait du sien, que la vie était simple, la nature généreuse et le temps immobile. Il vivait seul et caché, donc heureux, forcément heureux, sous un amas de roches, dures aux pas et doux à sa quiétude, à mi-hauteur du vallon de Stang Luzigou au fond duquel chantait l'Odet. De nature craintive et volontiers casanier, il se terrait sous sa roche au moindre bruissement de feuilles prévenant l'arrivée d'un lapin, d'un chevreuil ou de tout autre intrus aux frontières de son domaine. Du fond de sa grotte, par un trou qui ouvrait sur le ciel, il s'amusait des dessins qu'inventent les nuages et s'extasiait de la puissance des arbres. Il aimait les arbres de sa forêt, tous les arbres, dont il ne connaissait en fait que les troncs car il était trop petit pour imaginer que les feuilles dans le ciel fussent le produit des racines fichées dans la terre. Écorces rouge sombre des sapins noirs, troncs lisses des hêtres, droits de peupliers clairs ou troncs noueux des houx, il vouait un culte égal à tous et tous étaient ses amis. Toutes les trois semaines, la nuit où la lune parfaitement ronde faisait danser ses ombres mouvantes dans chaque repli de la forêt, le Korrigan descendait au bord de l'Odet. Là, sur une pierre plate dressée comme une table au bord du chemin que caressaient les doigts souterrains des arbres, il trouvait du pain, des pommes, du miel

et des galettes, dont il faisait festin. Une vieille légende en cours chez les korrigan prétendait que ce repas était offert par des hommes, sortes de créatures tantôt monstrueuses et tantôt comiques, capables du meilleur comme du pire dont les vieux racontaient le soir les aventures aux petits enfants. Le Korrigan de la grotte aux nains avait dépassé depuis belle lurette l'âge où de croire aux contes. Il savait bien que les hommes n'existent pas et que son repas de chaque lune venait d'un arbre voyageur qui laissait tomber ses fruits toutes les trois semaines au bord de la rivière. Il mangeait donc sans crainte et de bon appétit. Avant l'aube, le ventre plein et la tête légère quand, par bonheur l'arbre voyageur avait ajouté à ses fruits une bolée de sa sève pétillante et enivrante aux saveurs de pomme, le korrigan regagnait sa cachette, rassasié pour une lune. Il en allait ainsi depuis que la mousse aime le granit et que le granit aime la pluie, ainsi depuis le commencement des commencements dans la forêt du Stang Luzigou, le vallon des myrtilles.

Or, il advint qu'une nuit, celle de la dernière lune d'août, le korrigan de Keranguéo trouva sa pierre désertée comme le crâne d'un menhir dans la lande. Rien. Pas une miette du bon pain noir qui laissait en bouche un goût de sucre et au cœur un peu de la mémoire du pays. Pas un pépin de pomme, pas une goutte de miel et encore moins de cidre. Il dut se contenter de quelques myrtilles et d'une gorgée d'eau claire de l'Odet en guise de repas. Les arbres voyageurs l'auraient-ils oublié ? Auraient-ils changé le cours de leurs migrations. Pourvu qu'ils ne soient pas malades, songea le korrigan, pourvu

qu'ils ne soient pas morts. Il avait vu naguère un grand chêne touché par la foudre s'effondrer à deux pas de sa grotte. Il en avait conçu une grande peur. Aujourd'hui des arbres neufs protégeaient à nouveau son repaire, mais il leur avait fallu plusieurs centaines de lunes pour pousser, et ils n'atteignaient pas encore la taille du vieux. Jamais le korrigan ne pourrait rester des centaines de lunes sans pain ni pommes, non que les lutins fussent jamais menacés de mourir de faim, mais parce qu'il était gourmand, et que manger et boire lui était un plaisir de la vie. Plusieurs nuits de suite, il redescendit en vain à sa pierre. La lune déclinait. A la première nuit noire, le korrigan entendit son estomac protester. Des myrtilles et de l'eau claire font un repas fort convenable pour un saint ermite, mais elles mettent à mal les boyaux du plus résistant des Korrigans. Par chance, la saison d'automne était propice et celui de Keranguéo se révéla plein d'imagination.

Quand à la première lune de septembre, il constata que la pierre était jours vide, il avait appris à reconnaître les bons champignons, à extirper les châtaignes de leurs bogues sans se blesser les doigts et même à pêcher entre les pierres de la rivière, des truites et des saumons en abondance dans l'Odet en ces temps-là-là. Bien sûr, l'apprentissage fut parfois rude. A deux reprises, le lutin faillit se noyer à la poursuite d'une truite; il resta trois jours à se tenir le ventre après avoir goûté un champignon rouge et blanc traitreusement appétissant. Néanmoins quand arriva la lune d'octobre, il était si heureux de la transformation que l'épreuve avait opérée sur lui qu'il ne se désola qu'à peine de trouver sa pierre toujours dégarnie. Naguère craintif et renfermé, il était devenu curieux

de tout, aventureux, de la race des korrigans rusés qui osent sortir le jour. Il se sentait prêt à bien vivre mille ans malgré la disparition des arbres voyageurs.

Novembre vint et les brouillards. Les myrtilles avaient disparu depuis longtemps, les poissons se cachaient plus profond dans l'Odet et les champignons se faisaient rares sous les amoncellements de feuilles mortes. Le korrigan devait tant courir pour trouver sa pitance qu'il rentrait chaque soir plus fatigué qu'il n'était parti le matin. Décembre fut rude cette année-là-là, avec de la neige. Imitant les animaux de la forêt le lutin se glissa dans son trou pour y dormir jusqu'au printemps. En mars le chant des merles le réveilla. Un soleil tiède dorait les premiers bourgeons et les rhododendrons boutonnaient à tout va. Il descendit à sa pierre, plein d'espoir, mais les arbres voyageurs n'étaient pas revenus. Les eaux vives de l'Odet courraient au fond du vallon. Le korrigan décida de les suivre jusqu'où elles voudraient bien le mener.

A sa droite, l'eau coulait en torrent sans contrainte, libre de dessiner ses rives et d'envahir les champs. A sa gauche, la rivière guidée par des murs de pierre filait sans plaisanter, pressée, comme en retard à un rendez-vous important. Le korrigan marchait entre l'eau libre et l'eau captive. Il se jeta dans un trou de mulot quand il sentit une vibration du sol sous ses pas. Quelque chose venait. Un arbre ? Deux troncs à l'écorce mouvante comme de la toile sur des racines plates simplement posées à la surface du sol. Des racines qui se levaient et se reposaient un peu plus loin... Il aurait dit un arbre. Un arbre voyageur ? De sa cachette, il ne pouvait lever les yeux assez haut pour deviner la

ramure de cette chose étrange. Les troncs se tordirent à angle droit sur une pierre large et plate au bord de laquelle, une racine à cinq branches posa un bout de pain noir tartiné d'une tranche de lard. Pas de doute. C'était un arbre voyageur. Il était sauvé. Le lutin allait se précipiter pour recueillir les fruits qui lui étaient dus quand la racine à cinq branches leva le pain de la pierre et le fit disparaître dans les airs. « Au voleur ! » pensa le Korrigan en se tordant le cou pour voir que qui là-haut prétendait le priver de déjeuner. Ce qu'il découvrit alors le laissa aussi tremblant qu'émerveillé. « Un homme... » murmura-t-il. Ils existent donc « en vrai », ces korrigans géants assez fort pour d'abattre les arbres, détourner les fleuves et commander à la lumière, ces êtres de légende doués de pouvoirs extraordinaires qui changeant le blé en poudre et la poudre en pain, la pomme en eau et l'eau en feu, capables du meilleur comme du pire ? Ils existaient donc et il venait d'en rencontrer un qui dévorait son casse-croûte sur le bord du chemin. Une miette de pain, noisette de mie noire, tomba du ciel. Le korrigan l'attrapa avant qu'elle touche le sol et la porta à sa bouche. Il reconnut aussitôt la saveur familière et douce du souvenir. La légende n'avait pas menti. Mais si les hommes, autrefois, avaient nourri les Korrigans, pourquoi ne le faisaient-ils aujourd'hui ? Qu'avait donc fait le petit peuple de la forêt pour mériter une telle disgrâce ?

Son repas terminé, l'homme reprit sa route, une hache sur l'épaule. Le korrigan le suivit. Ils arrivèrent bientôt à proximité d'un ensemble de fausses grottes de pierre qu'on appelait « maisons » dans les contes des lutins. Celles-ci étaient immenses, rectangulaires, aux toits touchant les nuages. L'homme entra dans la plus grande. Elle

était occupée par une trentaine de créatures assez semblable à celle du canal et pourtant différentes. Leurs cheveux étaient plus longs, leur taille plus fine et elle cachait les deux troncs de leurs jambes dans une seule écorce qui flottait au gré de leurs mouvements. « Des femmes... pensa le Korrigan, les femmes aussi existent... » D'après les légendes, elles obéissaient aux hommes et s'occupaient des enfants ? On les prétendait moins fortes que les hommes, moins dangereuses aussi, plus douce et plus attentives. La suite prouva à l'intrépide que si les légendes sont toujours vraies, elles n'en sont pas pour autant toujours exactes. Les femmes étaient occupées à déballer sur un tamis une grosse balle de tissus et de chiffons de toutes sortes qu'elles triaient selon des règles sans doute très précis mais inaccessible à un lutin. Ça causait et ça riait. Ça toussait aussi. Ça toussait beaucoup. L'air était saturé de poussière, une poussière fine de fibres qui piquait les yeux, irritait la gorge et bouchait le nez. Le Korrigan éternua mais personne ne l'entendit à cause du bruit des serpettes avec lesquelles les femmes achevaient à grand tour de bras de réduire en charpie ce que leurs sœurs d'ailleurs avaient autrefois consciencieusement tissé. Et bing ! et bing ! et bing ! les lavandières des chiffonneries, et tap ! et tap ! et tap ! les chiffonnières des papeteries. Soudain, l'agitation cessa. Les femmes, serpettes en l'air, venaient de découvrir l'homme dans leur domaine.

— Tu es nouveau, demanda une femme, nouveau à l'usine ?

— Oui. Je travaille au bief, à l'entretien, répondit l'homme.

Sa voix manquait d'assurance et le Korrigan remarqua qu'il engageait un prudent mouvement de repli.

— Alors, tu payes ton coup, reprit la femme tandis que six autres se rangeaient devant la porte pour interdire toute retraite à l'homme.

— C'est qu'on est que le cinq. Je n'ai pas encore touché la première paye.

— C'est la règle. Tu payes ton coup ou la tête dans le sac !

Comme l'homme bredouillait et tentait de se défilier, toutes les femmes se mirent à scander ensemble un étrange cri de guerre: « Bazar ! Bazar ! Bazar ! » Et de bazar en bazar, elles entourèrent le jeune gars assez costaud pour tomber les arbres au bord du canal mais pas suffisamment pour résister à trente furies bien décidées à lui souhaiter la bienvenue.

— Bazar ! Bazar ! Basa'ch ! rythmaient les femmes.

— Non ! Non ! implorait l'homme.

— Si ! rigolaient les femmes. Et se jetant sur lui, elles lui baissèrent le pantalon sur les chevilles et bourrèrent son caleçon de chiffons en charpie avec des hurlements de joie. Affolé par le spectacle, le Korrigan bascula en arrière et tomba dans le grand bac où attendaient les chiffons réduits en fins lambeaux. Il s'y enfonça, toussa, cracha, se débattit, perdit connaissance et coula à pic dans cette mer de tissus.

Quand il reprit ses esprits, il était prisonnier, filigrane de légende, dans une grosse bobine de papier qu'on plaça dans un musée afin de conserver dans les temps futurs le souvenir des premiers papiers Bolloré. Il y resta sans boire et sans manger plus de cent

cinquante ans. On connaît des légendes plus anciennes, oubliées plus longtemps et qui se portent aujourd'hui à merveille.

Le temps passa, donc, le temps des gens, plus rapide que celui des contes. Le soir, le korrigan enfermé entendait monter des maisons ouvrières de Lestonan le chant des serpettes que les femmes aiguisaient pour leur drôle de moisson du lendemain. Le huit du mois, il devinait la rumeur des marchands montant leurs étals à la sortie du manoir et les voix des hommes entrant et sortant du café proche. C'était jour de paye. L'usine marchait si bien qu'on raconte qu'à l'heure de sa retraite, le patron du bistrot qui avait eu la chance d'avoir la clientèle des gars de chez Bolloré acheta un château pour y finir ses jours. Le patron de la papeterie, soucieux de la santé physique et morale de ses employés, fit construire des logements, un stade et une salle des fêtes. Les parents travaillaient à l'usine Bolloré, les enfants étudiaient à l'école Bolloré, et le dimanche tout le monde se retrouvait à la messe de la chapelle Bolloré que d'aucuns, peu informés du calendrier officiel du Vatican, étaient à deux doigts de nommer « chapelle Saint Bolloré ». L'usine faisait vivre cinq cents familles, disait-on. « Il en faut du monde pour nourrir une seule famille, marmonnaient quelques-uns dans leur barbe. Ceux-là envoyaient leurs enfants à l'école du diable et cherchaient du travail ailleurs. Les pays, partout, font les hommes à leur image. Il suffit aujourd'hui encore d'écouter le chant sauvage et rocailleux de l'Odet évadé de l'usine. C'est la voix rebelle du vieux Déguignet, grand bouffeur de curés, de patrons et de sabreurs galonnés - ni dieu ni

maître et pas un kopeck non plus - qui crache sa révolte au fond du Stangala. C'est la même eau de l'Odet qui travaille au moulin et gueule dans les gorges.

Le mercredi des Cendres, veille de carême, les femmes silencieuses montaient à Kerdevot faire leurs dévotions aux dames patronnes. Sans curé, sans bannières, sans cantiques, la première qui disait un mot devait s'en retourner chez elle et recommencer le chemin. Et elles savaient se taire les langues bien pendues des femmes de la chiffonnerie et d'ailleurs le jour du Pardon du Silence. Mêmes les « chiens de l'eau Blanche », les voyous de Quimper, qui bombardaient leurs coiffes de mottes de terre n'en tiraient ce jour-là que des gestes de protestation. Les hommes eux-mêmes tremblaient aux sermons enflammés des prédicateurs de Mission dénonçant le diable jusque dans les bals de chez Quéré. On vivait blanc aux yeux du monde. On votait rouge dans le secret des isoloirs. Sous la mousse se cache le granit. Et les patrons de l'usine qui étaient bien de ce pays l'avaient compris qui ne se risquèrent jamais à prendre la mairie ou le canton, comme de vulgaires nobliaux de campagne. A quoi bon gagner les élections, puisqu'à chaque rencontre les « poatred dispount », les gars sans peur de l'équipe de foot de l'usine mettaient la pâtée à l'AEG, les laïcards du bourg.

De ce temps-là-là, le pauvre Korrigan n'entendit pas grand-chose et ne vit rien. Il dormait dans sa bobine relique comme dorment les légendes en attendant que quelqu'un ou quelque chose les réveille.

Ce fut un mercredi, des voix d'enfants en cercle autour de lui qui le tirèrent de sa torpeur. Il ouvrit les paupières bougea les yeux à droite et à gauche et réussit à

engager sa tête dans le mouvement. Tout autour de lui s'entassaient des coquillages, des dessins et des croquis marins, il y avait même un squelette de baleine et de grands aquariums où, à peine plus libre que lui, d'étranges poissons nageaient en rond. Peu curieux des lubies des hommes, le korrigan ne s'inquiéta pas de savoir quelle bizarre passion avait donné naissance à cet étrange musée. Les visites des enfants - dont certains avaient l'œil aussi vif que des lutins - lui procurait un peu distraction. A force de tourner la tête de droite à gauche pour les suivre du regard, il sentit le papier desserrer son étreinte. Bientôt il put bouger un peu ses épaules et jouer avec ses orteils. Le vieux papier fatiguait. Avec un peu de patience, dans quelques centaines d'années, il en viendrait à bout et retrouverait sa liberté. Par chance, il n'eut pas à attendre aussi longtemps.

Les visites des enfants avaient cessé depuis quelques semaines quand un matin, toutes les lumières du musée s'illuminèrent en même temps. Deux hommes pressés s'immobilisèrent devant la bobine de papier. Le plus jeune portait un costume clair de très bonne coupe, l'autre, dans un grand manteau noir de notaire, tenait un calepin et un crayon.

— Le musée, on n'y touche pas pour l'instant, dit le plus jeune. Mais ça : Papier pur chiffon russe 1826. Vous avez preneur ?

L'expert fit la moue.

— Je ne voudrais pas vous décevoir, Vincent, mais pour les collectionneurs de papier, ce qui compte, c'est surtout ce qui est écrit dessus, et qui l'a écrit.

— Je sais. Mon père aurait dû le faire dédicacer par Céline. Est-ce que vous pouvez en tirer quelque chose ?

L'expert approcha, sortit une loupe de sa poche, examina la fibre, fit la moue, gratta le papier du bout de l'ongle, fit à nouveau la moue et répéta l'opération en divers endroits de la bobine, grattage, moue grattage, jusqu'à ce son ongle vienne chatouiller le Korrigan entre les deux narines. Il y eut un grand souffle et, d'un seul coup, la vieille relique tomba en poussière à la stupéfaction des deux hommes. Que s'était-il passé ?

Trois semaines plus tard, le laboratoire ultramoderne de Bolloré Technologies rendit un rapport très hypothétique à son directeur. Selon le responsable des analyses, la destruction soudaine la relique pouvait être due à une dessiccation naturelle accélérée par un éventuel processus chimique complexe due à la présence non démontrée de certains gaz rares probablement dégagés par certains poissons étranges. Il concluait à la nécessité de poursuivre les investigations sans imaginer l'effet dévastateur d'un éternuement de Korrigan.

Sitôt libre, le lutin fila entre les jambes des deux hommes stupéfaits et gagna la sortie. Bien qu'invisibles aux humains en plein jour, comme tous les korrigans de bonne éducation, il se mit à courir comme un fou sans savoir où aller. Fuir ! Fuir au plus vite cette prison de papier, filer le plus vite possible, le plus loin possible ! Libre enfin après cent cinquante années de prison, la tête lui tournait, le sol dansait sous ses pas, l'air froid de décembre lui brûlait la poitrine. Il riait, il pleurait, il courrait droit devant lui,

n'importe vers où. Une forêt, vite ! des arbres ! Vite ! La grotte aux nains ! Une voiture passa dans un grand sifflement de vent. Une grosse roue noire à deux centimètres de sa tête. Qu'est-ce que c'était encore que cette invention diabolique des hommes ? Sous ses pieds, la terre était noire, dure, sans mousse, sans herbe, lisse, morte. Vite, un trou, une cachette ! Un homme passa, un sac de sport en bandoulière. Le korrigan y plongea d'un bond. Sauvé. Pas pour longtemps ! A peine arrivé au stade, l'homme vida sans ménagement tout le contenu de son sac sur le sol et le lutin roula-boula sur le carrelage. Ça sentait le cuir, la sueur et la laine. Il eut un haut-le-cœur. Au-dessus de sa tête, on braillait plus qu'on ne parlait.

— La pâtée, la pâtée, la pâtée pour l'AEG !

— Et un et deux et trois zéro !

Ça bougeait en tout sens. Une forêt de pieds et de jambes, pieds nus, pieds bottés, pieds chaussés de ville, pieds moulés dans les crampons. A chaque instant le korrigan risquait l'écrasement. Sous un banc, une outre blanche et noire lui parut constituer une bonne cachette. Il en défit une couture avec les dents, se glissa à l'intérieur et s'empressa de recoudre l'outre avec ses ongles qu'il avait fort pointus. Là, il serait tranquille. Las, il s'envola, monta au plafond et tomba au sol.

— Il n'est pas gonflé ce ballon, fit une voix.

Une épingle troua l'outre, s immobilisa à quelques millimètres de sa tête et lui injecta soudain un grand vent de tempête dans l'oreille. Nouvelle envolée, nouvelle

chute, suivie de quelques rebonds et d'une longue glissade avant le grand coup de frein final.

— Cette fois c'est bon ! Allez les poatred !

L'équipe entra sur le terrain sous les acclamations du public. Ça hurlait de tous les côtés, des voix d'hommes surtout, mais aussi des voix de femmes. Bazar ! Bazar ! Aujourd'hui, c'est un autre rythme : Allez poatred ! AEG ! AEG ! Le Korrigan sentit qu'on le posait au sol. Il y eut un coup de sifflet. La sarabande infernale se mit en branle. A droite, à gauche, à droite, à gauche, en avant, en avant, choc, en arrière, shoot, vol plané, long dégagement à l'aile, réception de la tête, et bing un grand rebond sur le poteau dur d'une cage de but. Clameur de la foule, à pleine voix, à plein poumons. Il n'y a pas que les joueurs qui se dépensent quand les Poatred Dispount affrontent l'AEG du bourg ! Hurlements, protestation. Chiqué ! Coup de sifflet ! Penalty ! Le ballon immobile. Silence sur le stade, silence de drame. Coup de sifflet et brusquement, bang ! coup de canon ! Catapulte à la vitesse de la lumière. Le korrigan plaqué contre le cuir de la balle jusqu'au ciel, jusqu'à la lune, jusqu'au soleil, jusqu'au fond des buts du gardien de l'AEG. Explosion de joie, explosion de douleur. Ça chante et ça gueule. Poatred Dispount ! Poatred dispount ! Et c'est reparti, balle au centre, une deux une deux, la passe. Mal de mer, grand roulis, les quarantièmes rugissant, le cap Horn et l'Odet en crue. Roulis, tangage, grand huit et train fantôme. Et ça monte, et ça vole, au-dessus des têtes des poatred, au-dessus des poings du gardien jaillit comme un diable de sa cage, dans la lucarne, oui ! et roulez jeunesse au fond des buts des gars sans peur. AEG !

AEG ! Un but partout. Égalité ! Pour la Fraternité, faudra repasser un autre jour ! Le pauvre korrigan saoulé de bruit et de mouvement ne sait plus où il en est, qui il est et même s'il est encore vivant. Le ballon disparaît sous les joueurs qui s'entassent dessus. Et un et deux et trois en tas ! Coups de poings, coups de pieds. Coup de sifflet, carton rouge. Penalty. Le silence à nouveau, le même silence que tout à l'heure. Le korrigan a compris. Non pas de penalty, pas le coup de canon ! Ça va être terrible. Le joueur se concentre. C'est un gars de l'AEG qui va tirer, le plus costaud, celui qui est arrivé tout à l'heure sur son tracteur juste pour le début du match. Le meilleur du bourg. Kercannon Ball ! Il prend son élan, court. Non ! Comme un hamster dans sa cage, le korrigan court à l'intérieur du ballon qui se met à bouger tout seul. Kercannon Ball arrive à pleine vitesse, shoot... dans le vide ! Clameur. Éclats de rire. La colère vire à la haine, les femmes sortent leurs parapluies. Les gars qui boivent le coup ensemble se traitent à la troisième génération, les gabiers qui chantent en canon à la MPT le jeudi soir vocalisent des injures discordantes. La confusion est totale. Le korrigan dans son ballon continue son manège, le ballon roule tout seul tout doucement, inexorablement sans que personne ne s'en inquiète et franchit la ligne de but des Poatred dispount ! But ! But pour l'AEG ! On frise l'émeute. Ballon vendu ! Aux chiottes le ballon ! Les arbitres se concertent. Que faire quand le ballon franchit la ligne de sa seule volonté ? Justice divine ? Faut-Il interroger le curé ou le règlement de la fédération ? Les spectateurs envahissent la pelouse. Que fait la police ? Jamais l'AEG n'a battu les poatred sur leur terrain. La rivalité des pères remonte au cœur des vieux qui y puisent une nouvelle jeunesse. Un

papy de Lestonan, qu'on voyait l'instant d'avant tremblotant sur sa canne, s'empare du ballon sorcier et l'expédie avec une force incroyable au-delà des limites du stade, plus haut que Keranna, plus haut que la chapelle, au diable !

Le korrigan à moitié groggy sentit qu'il s'envolait. Il plana, Saint Guérolé à bâbord, le bourg à tribord, à l'aplomb de Ker dual, jusqu'aux usines et la voie express, jusqu'au grand magasin Champion. A la réception, la couture du ballon céda, le Korrigan glissa, glissa et atterrit en bout de course au rayon frais du supermarché. Le paradis ! Comme sur sa pierre autrefois, on avait disposé des pommes rouges et du pain blanc. Le goût n'était pas celui d'hier, mais c'était si bon de manger après de pareilles émotions. Entre les rayons passaient des habitants du Rouillen, de Lestonan et du Bourg qui se saluaient en souriant. Le korrigan avait une faim de loup. Il dévora tout ce qu'il trouva à sa portée, le pain, le beurre et les pommes, les galettes et l'andouille, le miel et la saucisse. Il avait cent cinquante ans de jeûne à rattraper. Comme un humain, il continua à manger sans avoir faim. Un coup de cidre pour faire passer et, comme un humain, un coup de vin pour ne pas rester sur une patte. Comme un humain, voilà qu'il découvrit sa main, dans le pot de miel, ses petits pieds rouge sur les oranges jaunes. Cela aussi les légendes des korrigans le racontaient : à trop fréquenter les hommes, on perd son pouvoir d'invisibilité. C'était exactement ce qui était en train de lui arriver. A deux gondoles des produits frais, on proposait aux chalands toutes sortes de décorations pour

Noël. Le Korrigan se glissa parmi les santons de la crèche et, pour parfaire son déguisement, se colla un code barre sur le ventre.

— Maman, regarde le grand berger, il est drôle avec son nez rouge et sa bouche de travers ! On peut l'acheter ? S'il te plaît...

Sans attendre de réponse, le gamin installa le korrigan entre le baril de lessive et la litière du chat. Le soir même, il trônait en vedette sur la cheminée entre deux figurines de plâtre peu bavardes qui attendaient le petit Jésus qu'on ne mettrait en place qu'à minuit. Quand tout le monde fut couché, après les cadeaux, le chat de la maison monta sur la table face à la cheminée et regarda longuement le nouveau venu d'un air qui ne laissait guère de doute sur ses intentions.

— Tu peux bien jouer la statue, dit le chat. Je sais ce que tu es. Je t'ai senti. Après les fêtes, on te rangera dans une boîte, et moi, je sais où on range les boîtes. Du korrigan, ça me changera des conserves...

Dès que le chat eut regagné la chambre du petit garçon, le Korrigan s'enfuit sans plus attendre. Maintenant qu'il était visible, il n'était pas question de revenir à la grotte des nains. Le ciel était plein d'étoiles. Il suivit la route qu'indiquait celle qui brillait le plus fort et arriva bientôt à la chapelle de Kerdevot.

— Je crois que je touche au but, murmura-t-il dans la nuit.

Deux grands bœufs blancs qui paissaient dans le pré acquiescèrent gravement en hochant la tête. Le Korrigan entra dans la chapelle, salua respectueusement les dames patronnes et vint prendre sa place dans le retable auprès de deux autres bergers.

— Bonsoir, dit-il

— Bonsoir, répondirent les deux autres. Comment tu es arrivé ici ?

— Je ne sais pas, dit le nouveau korrigan du retable, c'est une longue histoire, mais je ne suis pas certain d'avoir tout compris.

— Comme nous, dit un berger. Tu verras, on est bien ici. On a des fleurs et des fêtes. Les humains s'occupent bien de nous. Un jour, ils nous ont même amené la reine d'Angleterre pour qu'on la voie. Tu sais ce qu'elle a dit en entrant ?

— Splendid, but where is the castle ? fit le second berger en essayant de prendre
Les trois éclatèrent de rire, mais une voix gronda au-dessus de leur tête.

— Taisez-Vous les bergers, si vous nous faites repérer, on finira tous dans un musée.

— C'est qui ? souffla le korrigan.

— Lui, c'est Dieu le Père. Il habite au troisième. Il connaît bien les hommes, il a toujours peur qu'il y ait des problèmes avec eux.

— et Marie, Joseph, le petit Jésus, ils sont où ?

— Chut, firent ensemble les deux bergers. Maintenant, tu es une œuvre d'art.

— D'accord, chuchota le Korrigan de Keranguéo.

Ce fut son dernier mot.

Inédit ©Dominique Lemaire 2002.